

Guy Debord in situ

# LE GUERRIER APPLIQUÉ

*Cinq ans après son suicide, le fondateur de l'Internationale situationniste est célébré par « la Société du spectacle » qu'il avait condamnée*

Intégriste de la clandestinité, Guy Debord n'avait jamais apostasié. « On sait que cette société signe une sorte de paix avec ses ennemis les plus déclarés quand elle leur fait une place dans son spectacle, écrivait-il. Mais je suis justement le seul que l'on n'ait pas réussi à faire paraître sur cette scène du renoncement. » Le théoricien prémonitoire et méthodique de « la Société du spectacle » avait poussé la haine de son époque jusqu'à lui refuser l'hypothèse de marchander son portrait. Seule une photo floue, improbable, fixait en noir et blanc sa légende maudite où, contrariant l'idée hâve qu'on se faisait de lui, il tenait d'un Francis Blanche bougon, d'un Roger Planchon enveloppé, d'un moine du « Nom de la rose » gagné par la goutte.

A son implacable doctrine, il avait fini par ajouter, en guise d'ultime commentaire, sa mort volontaire, à l'âge de 62 ans. Le soir du mercredi 30 novembre 1994, dans sa vieille ferme de Champot où il écrivait peu et buvait beaucoup, Guy Debord, qui se savait condamné par une polynévrise alcoolique, se tira une balle de carabine en plein cœur.

Longtemps il eut « mauvaise réputation ». Ses contempteurs, autrement dit les victimes de ses libelles, allaient jusqu'à le soupçonner d'orchestrer le terrorisme international. Mais Guy Debord ne concédait rien à ses contemporains, sinon un fabuleux mépris, quelques lettres arrogantes et un silence plus dédaigneux encore. Parfois, dans de petits ouvrages narquois arrachés à une paresse éthylique, il se livrait à une exégèse de « l'Argus de la presse » et corrigeait son propre autoportrait en ridiculisant les poncifs récurrents que sa biographie favorisait. Si l'on excepte la fondation de l'Internationale situationniste en 1957 et la publication de « la Société du spectacle » en 1967, Guy Debord aura consacré l'essentiel de sa vie à lutter contre l'asthme et le dégoût de vivre en jouant, avec un peu trop de sérieux, au conspirateur : « Nous devons détruire, par tous les moyens hyperpolitiques, l'idée bourgeoise du bonheur. »

En vertu du principe de subversion radicale qui régissait à la fois sa pensée et son existence, le guerrier appliqué aimait la polémologie, la science de l'intrigue, la dialectique amoureuse, la discipline du cynisme et la mathématique des proses claires. Bossuet, Vauvenargues, La Rochefoucauld, Clausewitz, Gondi, Laclos, Machiavel et

Chamfort furent ses modèles, jusqu'à la métempsychose, jusqu'à la paranoïa.

Exécrant son époque, dont il avait stigmatisé avant tout le monde les vices et les abandons, répudiant sa cour de séides et de thuriféraires, conspuant ses détracteurs, mais ne se détestant point, l'homme était seul. Tous ses amis d'autrefois, ceux de l'Internationale situationniste comme ceux des Editions Champ libre (*lire, p. 126, le témoignage de Gérard Guégan*), il les avait reniés au prétexte qu'ils auraient, un jour ou l'autre, pactisé



**La ferme de Champot dans le Massif central où Guy Debord vivait reclus, écrivait peu et buvait beaucoup. Le 30 novembre 1994, il se tira une balle de carabine en plein cœur.**

avec l'ennemi. Gageons plutôt qu'ils ennuyaient ce prince, lequel les congédiait, telles des favorites, par un mot sec et lapidaire.

L'homme n'était pas à un paradoxe près. De même que l'ultragauchiste pratiquait une aristocratie intolérance, le visionnaire goûtait le fumet des grandes proses. Ce n'est pas un hasard si, avant de mettre fin à ses jours, le stratège de la sédition choisit de rassembler son œuvre chez Gallimard, une maison dont il avait pourtant voué la famille régnante aux gémonies. Car, en dépit des

apparences, Guy Debord, dont les idées étaient révolutionnaires mais la langue classique, avait mérité de la couverture blanche.

Cet écrivain, qui avait inspiré le mouvement de Mai-68 pour s'en moquer ensuite, dénoncé avec la même lucidité les dérives du capitalisme et l'imposture du maoïsme, vitupéré l'empire de l'économie marchande, pronostiqué la corruption des Etats démocratiques, annoncé la prolifération des « penseurs d'élevage », stigmatisé l'universalité du zapping et de la pensée unique, attaqué sans répit la grande entreprise de falsification du réel, était, pour le style, un moraliste dans la tradition hautaine du cardinal de Retz.

Avec l'intrigant prélat du XVII<sup>e</sup> siècle, que Richelieu tenait pour un « dangereux esprit », Guy Debord avait en commun l'incapacité de faire cuire un œuf, la passion du pouvoir caché et des conjurations savantes. Si son nom fut stupidement associé, par la DST et la presse, au meurtre toujours inexplicable de Gérard Lebovici en 1984, dans un parking de l'avenue Foch, c'est qu'on accusait le situationniste d'avoir, pendant treize ans, exercé son empire cardinalice sur le producteur de cinéma (lequel avait acheté, au quartier Latin, le Studio Cujas pour n'y projeter en boucle, devant des fauteuils vides, que les films nihilistes de son protégé) et d'avoir converti son mécène, pour qu'il les financât, à la rébellion et à la déstabilisation sociales.

Sa notoriété était née, après 68, de ses textes fondamentaux et indémodables sur la société du spectacle ; son mythe, du pouvoir exorbitant dont on créditait le prétendu « gourou », qui eût régné sur une armée de conspirateurs ; et son échec, de la canonisation à laquelle, de son vivant, il n'a pu échapper. Car il fascinait ceux qu'il honnissait. Jamais bourreau n'a davantage plu à ses victimes. Il avait beau prétendre être un « docteur en rien », nier toute « doctrine » situationniste, se retirer derrière les hauts murs de sa maison ardéchoise, s'appliquer jusqu'au bout (relire « Cette mauvaise réputation », 1993) à fustiger ses laudateurs, l'imprécateur était devenu, sur le tard, l'objet d'un panégyrique unanime et consensuel. Il avait pourtant mesuré la redoutable faculté de la société du spectacle à récupérer ses pires détracteurs en les couvrant de fleurs. De la métamorphose d'un authentique rebelle en idole de Canal+.

